

LA VIE LITTÉRAIRE

Le voyage au Congo
de M. André Gide

M. Paul Morand a intitulé son dernier livre de voyage *Hiver Caraïbe* (1) avec, au-dessous, ce simple mot: *Documentaire*. Il va de soi que tous les livres de voyage sont documentaires. Mais M. Morand entendait sans doute par là qu'en écrivant

Caraïbe il s'était moins préoccupé de l'œuvre littéraire que de verser entre nos mains des documents sur les pays qu'il avait traversés, — comme si un écrivain ne faisait pas toujours œuvre littéraire. A ce compte, rien n'est plus documentaire que les deux volumes de M. André Gide, *Le Voyage au Congo* et *Le Retour du Tchad*, qui seront bientôt réunis dans un magnifique ouvrage illustré (2). Ce sont deux carnets de route, qui en sont vraiment, qui en ont tous les caractères, sauf le lâchage du style, soit que M. André Gide en ait corrigé la forme avant de les donner à l'impression ou qu'il garde toujours, même après de longues et pénibles marches, même au soir des journées torrides, même en écrivant sur ses genoux, toutes ses qualités d'écrivain et toute la pureté de sa phrase. Du reste, qu'il ait retouché ses notes, — comme M. Morand le dit dans ses documents, — ou qu'il nous les ait

telles quelles, il nous importe peu. Nous avons ses impressions jour par jour, avec les heures de ses départs, de ses haltes, de ses arrivées, pendant près de dix mois, du 21 juillet 1925, si je ne me trompe, jusqu'au 14 mai 1926.

Il y a bien des façons de comprendre le récit de voyage. La plus facile semble bien être celle que M. Gide a employée. Vous remarquerez que les amateurs et les dames qui tiennent à nous raconter leurs

randonnées n'en connaissent pas d'autre. « Nous sommes arrivés à telle heure. Grâce à l'obligeance de M. X..., nous avons trouvé des chambres confortables. A peine y étions-nous qu'on nous annonça la visite de Mme Z... Au dîner, on nous a servi... » Mais voilà: si rien n'est plus aisé, quand on est revenu chez soi que d'envoyer son journal à l'imprimeur, rien n'est plus dangereux. Il faut être très fort pour se passer de coordonner ses impressions, de les distribuer en tableaux ou en « études » et de laisser le lecteur, qui attendait un livre, se débrouiller dans ce qui n'en paraît être que les matériaux. Il faut surtout être bien sûr de l'intérêt des notes qu'on s'est astreint à prendre chaque soir, — ce qui, d'ailleurs, est d'une excellente discipline spirituelle. Ceux-là seuls qui s'y sont rangés savent combien elle est dure. On a besoin d'un réel courage, quand, parvenu à l'étape, une fois restauré, au lieu de s'abandonner à la rêverie ou au sommeil, on tire son crayon ou son stylo, — de préférence le stylo, l'encre, pour beaucoup d'entre nous, exigeant une forme plus nette, plus précise que le crayon, — et quand on se met en devoir d'exprimer ce qu'on a vu, ce qu'on a entendu, ce qu'on a ressenti pendant la journée, de fixer avec leurs nuances ces petits incidents encore chauds et vifs que le souffle de la nuit va ternir et dissiper. On est souvent lâche devant l'effort. On essaie de se surborner soi-même. On se dit que, le lendemain, au réveil, les souvenirs seront aussi frais et qu'on aura l'esprit plus dispos. Quel espoir chimérique! Le lendemain, les souvenirs de la veille prendront figure de pensum, et pour peu qu'on ait la faiblesse de les renvoyer encore, on sera bientôt submergé. M. Gide, malgré la fatigue, les mauvaises nuits, les contretemps, le soleil « féroce », n'a presque jamais manqué d'inscrire sur son carnet le tribut de chacune de ses journées; et il était assez fort pour se passer du reste. Je l'ai prouvé de n'avoir pas voulu « reconfler artificiellement ses souvenirs ». D'un voyage sans grandes aventures, où les événements se répètent avec constance, il a fait, sans rien ajouter à son journal, un des livres les plus attachants que, dans ce genre, j'aie lu depuis longtemps.

C'est qu'après tout il en est du récit de voyage comme de tous les autres genres,

histoire, critique, essai: il vaut, indépendamment de la forme adoptée, ce que vaut l'homme qui le traite. Ce que je cherche dans le *Voyage*? Le voyageur. Evidemment, j'ouvre un livre de voyage parce que je désire connaître un pays ou parce que je suis curieux de savoir comment on me parlera d'un pays que je connais. Mais je ne me dissimule pas que, dès que nous sortirons de la géographie, de la statistique, des questions purement administratives et commerciales, le pays que me présentera l'auteur sera l'œuvre de ses yeux, de son observation, de son esprit, de son imagination, peut-être de sa fantaisie; et c'est précisément une vision personnelle que je lui demande. M. Gide est une des personnalités les plus complexes de notre littérature. Obligé de dénoncer au gouverneur une iniquité commise, il nous confesse son embarras devant la lettre à écrire, et il envie pour une fois les journalistes dont la voix porte, quitte à s'éteindre aussitôt. « Jusqu'à présent, dit-il, j'ai toujours parlé sans aucun souci qu'on m'entende; toujours écrit pour ceux de demain, avec le seul désir de durer. » Je le crois. Il est d'abord un écrivain qui aime passionnément son art et qui est surtout jaloux de se survivre. Cependant, il ne doit pas être indifférent à la place qu'il s'est faite et à l'action qu'il a exercée. J'ai pu constater quelle prise il avait sur la jeunesse déjà avant la guerre et quelques années après, et j'aurais même souhaité que les tout jeunes gens se noyassent moins de ses *Nourriments Terrestres* qui ne m'ont jamais paru très substantielles et qui avaient le défaut plus grave de mettre à la mode un certain lyrisme philosophique dont les imitations étaient aussi faciles que déplorables. Il y a chez M. Gide un amalgame extraordinaire de sincérité, d'orgueil, de conscience, chrétienne, voire de scrupule protestant et d'audace païenne, de sensualité intellectuelle et d'humanité et de sens critique et de bon sens, qui a produit une œuvre dont certaines parties me déplaisent autant que d'autres m'enchantent. *L'Immoraliste* et *les Faux-monnayeurs* me causent un malaise qu'aucune œuvre de l'Antiquité ne m'a causé et que je n'essaie pas de surmonter.

Pourquoi l'essaierai-je? Je ne les condamne pas; j'en reconnais les mérites littéraires; je passe. En revanche, je relis

avec plaisir *la Porte Étroite*, et je goûte infiniment *Isabelle*. *Le Dostoïevsky* est un des essais les plus forts de notre temps, et je reviens souvent, comme à des amis, aux *Pélagies* et aux *Incendies*. On pouvait se demander quelles seraient les réactions de cet esprit subtil, épris de beauté, extrêmement cultivé moralement et esthétiquement, psychologue hardi et tourmenté et fier de ce qui le tourmente, dans un milieu aussi rude, aussi barbare que l'Afrique équatoriale.

Il est tout naturel qu'il nous entretienne de lui, puisqu'il écrit pour lui. Mais il l'a fait à la façon de Montaigne. Point d'étalages qui nous rappelleraient Chateaubriand; point de ces coquettes mélancolies qui nous rappelleraient Loti. Il ne se déploie pas; je dirais même: il ne se dépite pas. Il nous avoue très simplement son appétit d'exotisme, ce qui se conçoit: on ne vient pas suer sous l'Équateur pour voir des spectacles qu'on pourrait apercevoir de la fenêtre de sa villa. Il se plaint de quelques-uns de ne pas trouver « assez d'ombre, assez de mystère, assez d'étrangeté »; et il se consolera difficilement de ne pas avoir pénétré dans *la forêt primitive*. Hélas! nous sommes nés après le Déluge. Comme Montaigne, il nous parlera de sa santé, mais avec cette noblesse que je rencontre souvent dans ses ouvrages. « La vue baisse, dit-il; l'oreille durcit; aussi bien portent-elles moins loin les dévotions sans doute plus faibles. L'important, que cette équation se maintienne en l'entente de l'âme et l'obéissance du corps. — Je, même alors et vieillissant, maintenir en moi l'harmonie. Je n'aime point l'orgueilleux raidissement du stoïcisme; mais l'horreur de la mort, de la vieillesse et de tout ce qui ne se peut éviter, me semble impie. Je voudrais rendre à Dieu, quoi qu'il m'advienne, une âme reconnaissante et ravie. » Il connaît encore l'allégresse des beaux réveils devant la longue étape à parcourir. « Mon cerveau, de le sens frais et limpide comme le ciel... Je vais glorieusement bien... »

On aime cette joie physique. On aime aussi à retrouver dans le Gide voyageur le Gide des *Prétentives*. Il n'a pas craint d'emporter des livres. Sur le bateau qui remonte de grands fleuves sans histoire, à l'étape, les jours de repos, le matin de très bonne heure à la faible lueur du photophore, il relit les *Oraisons-Funèbres* de

Bossuet, et, pendant qu'à quelques centaines de mètres les noirs font leur sauvage tam-tam, l'Oraison de Marie-Thérèse d'Autriche lui paraît décidément préférable à celles des deux Henriettes. Il relit les *Affinités* et le *Second Faust* de Goethe, *Roméo et Juliette*, le *Maitre de Ballantrae* de Stevenson, les *Fables* de La Fontaine. « Aucune littérature a-t-elle offert jamais rien de plus exquis, de plus sage, de plus parfait? » Il notera son haussement d'épaule à la lecture d'un article où un critique assez lourd, qui se faisait alors une spécialité de rajeunir les idées et les opinions de Paul Albert, jugeait qu'il n'y avait dans *Britannicus* « ni lyrisme ni pensée ». Il a repris le *Misanthrope* et le théâtre de Corneille, dont il admire, excessivement selon moi, le monologue d'Emilie. Bien qu'*Horace* soit une pièce qui entre toutes l'exaspère, il ne connaît rien de plus grand que le deuxième acte, rien de plus beau que le cinquième. Comme je suis heureux que M. Gide ne soit pas un Universitaire. A quels dédains, à quelles railleries ne s'exposerait-il pas, s'il en était un! Quoi, voyager avec les classiques et les lire dans la forêt équatoriale ou devant le lac Tchad! Si toutefois on peut l'imaginer au Congo, je ne suis pas sûr que Jules Lemaitre, qui prenait tant de soin à faire oublier qu'il avait enseigné la rhétorique, eût osé se souvenir de Corneille, de Bossuet et des *Fables* de La Fontaine, que, d'ailleurs, il aimait moins que M. Gide. « Pourquoi, demandait-il, cet homme a-t-il fait des fables? »

Je n'ai point à louer M. Gide d'aimer les classiques. Mais je le loue d'avoir observé une des grandes lois du voyage qui consiste à changer le moins possible son hygiène morale comme son hygiène physique. L'Anglais et le Français qui continuent de boire modérément, plus modérément encore, si vous voulez, leur whisky ou leur vin sous le climat des tropiques ou de l'équateur, agissent sagement. De même, il est excellent que le voyageur ne se laisse pas entièrement accaparer par les objets qui l'entourent et absorber jusqu'à la passivité; qu'il y échappe comme, s'il était resté chez lui, il échapperait, quelques heures ou quelques instants, à ses occupations journalières, et qu'il se retrempe et se renouvelle dans ses lectures. C'est ce que ne comprennent pas tant de gens qui opposent sottement les livres à la vie et qui,

pour un peu, s'enorgueilliraient de leur incuriosité intellectuelle. Parce que vous aurez réfléchi sur le sens de *Faust* ou que vous aurez découvert de nouvelles beautés dans *l'Iphigénie* de Racine, croit-on que rien ne vous intéressera plus des spectacles que vous avez sous les yeux et des pauvres êtres mortels que vous rencontrez?

M. Gide s'intéresse à tout. Aux papillons d'abord. Il a une passion de naturaliste. Quelle joie, lorsqu'il a vu pour la première fois sur les ailes d'un papillon qu'il venait de capturer de l'or, « non point du jaune, de l'or »! Il a raison d'enivrer le spécialiste qui voyage, à condition, toutefois, que ce spécialiste ait l'esprit ouvert et sache sortir de sa spécialité. Devant un pays où tout vous semble neuf, un intérêt particulier est comme un sentier qui vous introduit au cœur même des nouveautés. Sans être d'un spécialiste, sa chasse aux papillons ne l'a pas desservi. Ses notes sur eux et sur les fleurs sont charmantes. Il observe tout; il nous fera remarquer, avec un certain contentement, qu'il est le premier à nous décrire les ingénieux éleveurs que les riverains du Logone emploient pour irriguer leurs champs. Aucune relation de voyage au Tchad n'avait encore signalé ces éleveurs « d'une élégance virgilienne ». Notez ces mots: « d'une élégance virgilienne ». Dans un autre passage, à Moosgoum, il s'étonne que les quelques rares voyageurs qui s'y sont aventurés se soient contentés de parler des étranges cases de la population et ne les aient pas admirées autant pour leur beauté que pour leur étrangeté. Ces cases d'argile gris rose, couleur de la terre, en forme d'obus, sont un travail non de maçon, mais de potier. Elles ne prennent jour que par une ouverture circulaire, « à la manière du panthéon d'Agrippa ». Il y fait, au milieu de l'enbrassement général, une fraîcheur délicieuse. C'est là que vit la famille, dit-il, « dans un demi-jour de tombe étrusque ». Plus loin, les noirs du lac Tchad, qui passent d'une île à l'autre étendus sur des soliveaux de bois léger, lui rennetent en mémoire Arion sur son dauphin. Quant à lui, il s'avance « enveloppé d'un nuage, comme une divinité, d'un nuage de mouches ». Reconnaissez l'ancienne culture à ces traces d'humanisme qui réduisent la distance entre ces hommes et nous.

(1) Flammarion.
(2) Nouvelle Reine française.
Reproduction interdite.

Ni le commerce, ni la question du portage, ni l'état sanitaire n'ont laissé M. Gide indifférent. Il a voulu s'initier au fonctionnement des rouages de l'administration. L'enchevêtrement des problèmes coloniaux lui est apparu; et peu à peu l'intérêt de son voyage s'est concentré sur nos rapports avec les indigènes. Il n'a pas hésité, devant certains faits indéniables, à s'attaquer aux grandes compagnies. « Il ne me suffit pas de me dire, écrit-il, comme on l'a fait souvent, que les indigènes étaient plus malheureux encore avant l'occupation des Français. Nous avons assumé des responsabilités envers eux auxquelles nous n'avons pas le droit de nous soustraire. Qui oserait le contredire? En parlant ainsi, il est dans la tradition de nos voyageurs depuis Bernardin de Saint-Pierre qui dénonçait à peine les possesseurs d'esclaves de l'île de France. De nous les peuples colonisés, nous sommes celui qui a fait couler le moins de sang, qui s'est montré le plus compréhensif et le plus traitable. Dans l'histoire des colonisations: le fanatisme et l'amour de l'or des Espagnols ne paraissent encore moins reblanchissables que la froide inhumanité anglo-américaine. Eh bien, par ce que j'en connais, je parlerais qu'on ne pourrait pas extraire des innombrables livres de voyage anglais contre l'Angleterre le glorieux des accusations que nos voyageurs ont portées contre leurs compatriotes et contre notre administration. Je ne dis pas qu'ils aient eu tort. Encore est-il bon d'attirer l'attention sur cette anomalie toute à notre honneur.

Ces différents traits composent à M. Gide une physionomie de voyageur bien sympathique. Qu'on y ajoute, avec beaucoup de naturel, une variété de ton d'autant plus appréciable que le sujet en manque absolument. « Il semble, dit-il, qu'après ce voyage plus aucun pays ne paraîtra monotone, plus aucun trajet lent. Tantôt c'est une description courte et saisissante, mais d'un artiste qui estime que « l'art comporte une tempérance et répugne à l'éternité »; jamais rien de demeuré ni d'horrible. Tantôt, une scène dramatique, comme le dîner chez le docteur B., qui, sous l'empire peut-être de l'alcool, peut-être de la crainte, peut-être des deux, se lance dans l'approbation de la politique brutale envers les noirs et par ses sautes, ses réchis, son exaltation

qui recouvre on ne sait quoi, crée autour de lui « une atmosphère inquiétante, fantastique ». Il me semblait lire une page de Conrad. Tantôt, c'est une évocation, un serrement de cœur, un rappel d'enfance, toute la poésie d'un sous-bois merveilleux. Tantôt, une boutade pleine de verve. Il s'est plaint de ne pas dormir; il s'est plaint d'être exténué. « Si on trouve, dit-il, que je me plains beaucoup, je ne vois pas pourquoi je m'en ferais faute. Par amour-propre? Je n'en ai guère, et je mets ailleurs qu'à me faire. Ce silence stoïque, que l'on admire chez Vigny et qui lui fit prêter au loup un des plus mauvais et des plus absurdes vers de notre langue: *Puis après, comme moi, souffre et meurt sans parler*, — comme si c'était le stoïcisme qui retenait de parler les loups plutôt que les carpes, — je ne l'admire point tant que je ne le trouve ridicule, et, comme édit M. Gide, « d'affection pure ». Quant à moi, j'ai coutume lorsque je souffre, de pousser de gros soupirs romantiques; je veux dire: plus gros que le mal, de sorte que la douleur me paraît toute petite à côté. Quelquefois c'est une anecdote bien amusante. Les deux fils d'un chef de village viennent à sa rencontre. En arrivant ils demandent à boire. M. Gide croit voir que l'un d'eux se signe avant d'approcher la calèche de ses lèvres. Serait-il converti? « Mais non: il n'a pas abjuré l'islam; s'il se signe, c'est en surplus. » Voilà un joli mot voltairien et qui me semble juste, que ce signe de croix soit une politesse ou une superstition. Un peu avant le village de Dokundja, les voyageurs sont reçus par les femmes et les mioches. « Toutes, dit M. Gide, ont à la main des palmes et de grandes branches avec lesquelles elles nous éventent ou balaisent le sol que nous allons fouler. » Et il ajoute: « Très entrée à Jérusalem. » Si tout cela ne vous donne pas envie de voyager en sa compagnie, que vous faut-il?

Son voyage a commencé réellement à Brazzaville. Il a remonté le Congo belge, puis l'Oubangui; puis en automobile, à pied ou dans cette sorte de palanquin mal commode qu'on nomme *lipoze*, il a gagné Fort-Archambault; de là, Fort-Lamy et le lac Tchad. Du lac, il est revenu à Fort-Lamy, a remonté le Logone, traversé le Cameroun et abouti à Douala, où il s'est embarqué. Ce dont souffre le voyageur qui

est un artiste, ce qui l'assombrit tout d'abord, c'est « l'absence d'individualité, d'individualisation, l'impossibilité d'arriver à une différenciation » aussi bien dans le détail humain uniforme d'aspect, de goûts, de mœurs » que dans le paysage. Je n'en admire que plus la délicate intensité avec laquelle il a su nous rendre certains coins de cette nature. Il a parfois été déçu: le paysage n'était pas assez *rassemblant*; entendez par là qu'il ne ressemblait pas assez à l'idée que M. Gide s'en était faite. Rien de plus juste. C'est l'attendu réalisé qui nous plaît le plus en voyage. L'inattendu et surtout le contraire de ce que nous attendions nous plaira peut-être davantage plus tard: nous avons besoin de notes y faire. Il est arrivé à M. Gide de trouver magnifique un paysage qui n'avait aucune beauté surprenante, mais qui lui rappelait des paysages de France, tant il était ravi de sortir de l'informe. D'ailleurs, nous dira-t-il, « chaque fois que le paysage se forme, se limite et tente de s'organiser un peu, il évoque en mon esprit quelque coin de France; mais le paysage de France est toujours mieux construit, mieux dessiné et d'une plus particulière élégance ». Quand on a marché des heures à travers une savane « où les graminées géantes se font roseaux » et qui ne vous offre d'autre ombrage que des taillis clairsemés d'arbres rabougris, quelles délices de voir apparaître quelque chose comme un peu de Normandie ou d'Anjou! Et cependant on y de l'exotisme. « Il y a sur les bords de Logone des simili-cressons, des imi de myosotis, des substitués de plantain. On dirait que les acteurs seuls ont changé, mais ni les rôles ni la pièce. Qui tiendra l'emploi de la scrofuleuse? C'est ce qui explique que l'on soit si peu dépaycé. Pour que le paysage prenne un aspect vraiment exotique, il faut l'intervention d'un de ces *végétaux axés et réguliers*: palmiers, cactus, euphorbes-candélabres, etc., dont nous n'avons pas d'autres équivalents dans nos contrées du Nord, que certains conifères ». Le lac Tchad, cette étendue d'eau illimitée et glorieuse, à toutes les apparences l'une mer du Nord; mais il est entouré de cactus, de palmiers, de papyrus, d'euphorbes. Alors le paysage devient étrange. Dès qu'il cesse de l'être, c'est la France ou c'est l'Europe en moins bien.

On n'emporte pas moins du livre de

M. Gide une très forte vision de cette nature équatoriale, — plus claire, plus redoublée qu'on ne nous l'avait donnée jusqu'ici. Une vision d'immensité, de solitudes qui se répètent invariablement et dont je dirais volontiers ce que M. Gide dit de paysages gris, ternes, d'une incomparable tristesse, entrepris par les matins de brouillard: qu'aucun dieu, aucune grâde, aucun faune ne semble les avoir jamais habités; des plateaux dénudés, vastes, si vastes! des marais au mystérieux silence traversé de chants d'oiseaux invisibles, couverts de plantes inconnues; des forêts splendides avec d'énormes arbres dont le tronc démesurément élargi à sa base leur donne l'air de marcher dans les plis d'une robe; des forêts qui finissent par passer sur vous comme un cauchemar; des oiseaux merveilleux; des fleurs bizarres, une surtout « qu'on dirait taillée dans du velours gris comme des gants de Suède demi-deuil », et d'autres dont l'odeur est plus exquise que celle du jasmin, du muguet, du lilas et de la rose. Et sur ces déserts, — M. Gide parle des paysages qui en s'élargissant « tendent vers une perfection désertique », — sur ces lacs, ces fleuves, ces marais, ces forêts et ces concerts d'oiseaux, l'aspect du ciel devient tout à coup aussi terrifiant que le vit Bernardin de Saint-Pierre dans sa fameuse description « tempête », la première de notre nature dont l'auteur ait noté les couleurs admirables et sinistres, — et la tornade éclate.

Les animaux pullulent; la forêt sent le fauve; mais il ne paraît pas que les hippopotames, les crocodiles, les lions, les rhinocéros, les serpents, les singes soient si menaçants et causent beaucoup de dégâts. Le plus terrible de tous, c'est la mouche tsé-tsé. Quant à l'homme, il nous paraît souvent plus malheureux que la bête, mais il a pour lui de ne pas connaître toute l'étendue de son malheur. Les villages différent comme leurs habitants: il y en a de sordides; il y en a de spacieux et de propres qui révèlent un certain degré de civilisation. On trouve d'effrayantes misères, d'affreuses maladies de peau, des déchéances horribles, des êtres tombés au rang des bêtes. Le lépreux, héri-béri, maladies de misère,

abcès, gale, herpès, éléphantiasis, voilà les dons de la forêt », dit M. Morand dans son *Paris-Tombouctou* (3). Mais plus loin les hommes sont beaux, admirablement proportionnés; et les femmes seraient très belles aussi sans leur mode abominable de se percer et de se distendre la lèvres inférieure. M. Gide avait un interprète qui ne voulait pas que sa fille suivit cette odieuse coutume; et la jeune fille déclarait qu'elle ne pourrait trouver à se marier avec des lèvres « comme celles des garçons ». M. Morand raconte que le corps des femmes de la Haute-Volta était si beau qu'elles étaient jadis l'objet de la convoitise des traitants. « Afin de s'enlaidir, elles passèrent dans leur lèvres inférieure un gros morceau de quartz blanc qui les rend hideuses. » Mais je doute que ce soit l'origine de ces lèvres percées et idiotement distendues; je ne puis pas croire que des centaines de femmes aient un jour, par vertu collective, décidé de s'enlaidir. Et comment les maris s'en seraient-ils accommodés?

L'impression générale de M. Gide est que les nègres de notre empire colonial sont « de braves gens » et qu'il a fallu « un art diabolique, une persévérance dans l'incompréhension, une politique de haine et de mauvais vouloir pour obtenir de quoi justifier les brutalités, les exactions, les sévices ». Je ne prétends pas excuser ces brutalités et je ne reviens pas sur ce que j'ai dit plus haut; mais, si braves gens que soient les nègres, on ne saurait oublier leurs cruautés, leur cannibalisme. Il ne faut pas toujours les considérer comme de grands enfants au rire facile et bon. Les administrateurs ont souvent eu des tâches pénibles. Du reste, je pense que les fonctionnaires que nous envoyons vers cette humanité évidemment inférieure devraient toujours être choisis parmi les meilleurs, les plus instruits, les plus humains. Il semble bien que le gouverneur, M. Lamblin, l'ait été, puisque M. Gide admire son œuvre, qui nous montre, dit-il, « ce que pourrait obtenir une administration intelligente et saine ». (C'est moi qui souligne.) Quant à l'avenir intellectuel de la race noire, M. Gide n'a pas l'air d'y croire beaucoup; et l'*Hiver*

Caribbe de M. Morand ne nous encourage pas à concevoir de grandes espérances. En tout cas, nous ne le verrons pas. Un chef de la subdivision de Bossoum parlait à M. Gide « de l'hygiène sensible de la race noire à l'égard de tout ce qui comporte de la superstition, de sa crainte du mystère. D'autant plus remarquables qu'il estimait d'autre part le système nerveux de cette race beaucoup moins sensible que le nôtre ». C'est aussi l'opinion de M. Morand. La superstition est partout chez les noirs: dans leurs tantôt moins obscènes que religieux, dans leurs danses, dans leur médecine, dans tous les coins et les recoins de leur vie. Il faudra que la civilisation les dispute à la magie. Peut-être un de ses moyens les plus sûrs sera-t-il d'éveiller des désirs, que par une équitable rémunération de leur travail pourront satisfaire, dans l'âme de hommes dont M. Gide attribue l'indolence, l'apathie, à leur état d'asservissement et à la profonde misère où nous les avons trouvés.

En somme, malgré quelques abus qu'il a dénoncés, on ferme son livre, — qu'on aura toujours plaisir et profit à reprendre, — non seulement heureux d'avoir voyagé en sa compagnie, mais optimistes en ce qui concerne notre empire africain. J'ai cité plusieurs fois M. Morand. Je conseille vivement la lecture de son *Hiver Caribbe* et de son *Paris-Tombouctou*. Aucune de ses observations ne contredit M. Gide; et il avait dans ses souvenirs plus de points de comparaison. Ce sont aussi des carnets de route qu'il nous apporte, mais plus revus, plus surveillés, plus dépouillés, plus « électrisés ». En vérité, il n'y a pas d'ouvrages électriques que les siens. M. Morand procède par étincelles. On souhaiterait quelquefois une lumière plus continue. Mais que de réflexions justes et qui vont loin! Et que d'anecdotes aussi plaisantes que significatives! Je le trouve plus à son aise dans ces livres de voyage que dans ses romans, et plus original. M. Gide et lui, avec leur art différent, auront fait pénétrer dans le public français des idées sur la race noire inspirées de la plus intelligente sympathie.

ANDRÉ BELLASORT.

(3) Flammarion